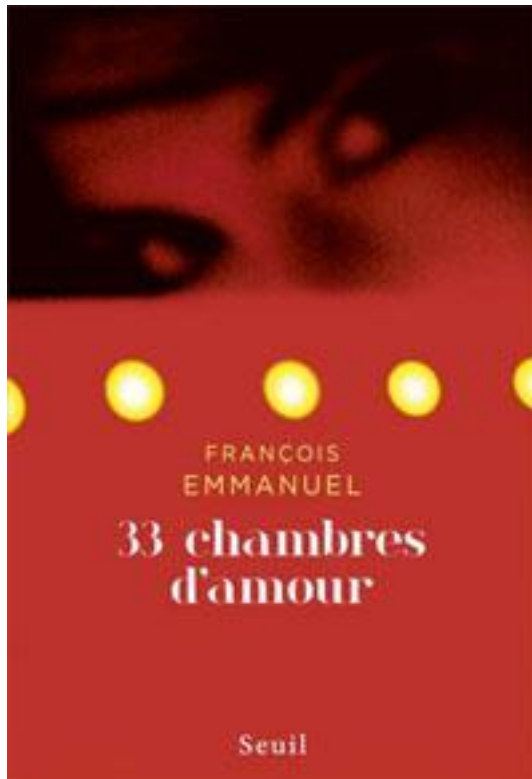


François Emmanuel, *33 chambres d'amour*, Seuil, 2016.



On les trouve dans des hôtels de luxe ou dans la réserve à vieux saints d'une église, dans la nature ou à domicile : tout endroit discret peut devenir une chambre d'amour, pourvu qu'il recèle la partenaire qui réveille les fantasmes. Plus que les décors, c'est la femme qui est au centre de ces courtes évocations (trois ou quatre pages au maximum). Toutes ont une sacrée personnalité, posée d'emblée par leur métier, un style de vie ou une activité identitaire. Criminologue ou poétesse, restauratrice de cartes anciennes ou femme voilée, elles ont construit autour d'elles un monde cohérent dans lequel le narrateur est admis avec prudence ou passion. Car lorsqu'elles s'abandonnent, un jeu subtil se révèle entre la femme intime et son visage officiel, l'une prolongeant l'autre ou, au contraire, dévoilant une ardeur inattendue.

Le point commun à toutes ces aventures est la curiosité émerveillée, ironique ou sceptique, mais toujours bienveillante, avec laquelle le narrateur pénètre ce monde intime. Conscient, bien souvent, du caractère exceptionnel de sa présence, il savoure un instant qui n'aurait pas dû se produire. Pour la psychanalyste, coucher avec son

patient constitue une entorse grave à la règle analytique ; pour la sacristine, ouvrir à un paroissien la réserve où s'entassent les statues de saints démodés est un sacrilège ; et conquérir la reine de beauté est un « bingo » inespéré.

Mais cette curiosité sait garder l'imperceptible distance de l'humour. Certaines de ces aventures sont d'une cocasserie irrésistible à partir d'une situation incongrue : le touriste pille un magasin de souvenirs pour séduire la caissière, l'écrivaine ne peut vivre une aventure qu'à travers l'histoire qu'elle en tirera, la réanimatrice tombe toujours au bon moment —

« J'adorais mourir quand elle était dans les parages »...

Arrêtons là les ressemblances : chaque histoire est spécifique, dans son atmosphère comme dans son écriture. L'écrivain est attentif au langage de ses conquêtes. La femme politique, par exemple, a banni de sa prose des formes grammaticales ou des figures de styles qui tradiraient une hésitation : le conditionnel, la supputation, l'amphibologie, et cela se traduit jusque dans ses cris d'extase. L'écriture de François Emmanuel ne peut que s'en ressentir. Il adore jouer avec les tics de langage ou évoquer par le vocabulaire ou la syntaxe un climat particulier : néologismes mystérieux pour évoquer la voyante avec « ses proférations absconses et ses amphigouriboles », recours au vocabulaire technique dans des énumérations étourdissantes (pour la pêcheuse ou l'éthologiste), textes d'une seule phrase pour suivre le long phrasé de la violoncelliste ou l'enchaînement tourbillonnant des figures acrobatiques de la gymnaste... Les mots se chargent d'un érotisme troublant, que ce soit la sensualité de la langue russe chez l'interprète ou le charme du seul mot « herméneutique » dans la bouche d'une professeure de philosophie. De petites incisives rythment le texte pour rappeler en permanence le type de conquête : des grandes marques pour la reine de beauté, des points de broderie pour la dentellière, des *tempi* pour la violoncelliste, et toutes les postures du kamasoutra pour la gymnaste... Chaque petit texte en devient un précieux bijou où l'humour le dispute à la poésie.

Jean-Claude Bologne